

Une SCHUBERTIADE à la bonbonnière municipale



Qui écoute encore les musicologues bavards de "France-Musiques"? Quelques retraités mélomanes, soudain captivés par les "Notes du Traducteur" d'un certain Philippe CASSARD qui, chaque vendredi après-midi, décortique, sans pathos inutile, les oeuvres, posthumes ou non, de SCHUBERT. Sans tomber dans le travers de certains de ses confrères, CASSARD, avec un talent pianistique incontestable et une fine sensibilité, a su éviter l'écueil des barbantes recettes de cuisine solfégique qui écoeurent généralement les auditeurs lambda. Et c'est ainsi que les "divines longueurs" du tendre SCHUBERT passent mieux l'antenne sous les doigts et les propos de Philippe CASSARD.

Fort de son succès médiatique, le pianiste était donc l'invité des "Concerts Classiques" pour une schubertiade spinalienne.

Dans un décor ad hoc, savoir "la bonbonnière municipale" ce petit bijou de théâtre à l'italienne, qu'on n'a pas trop défigurés depuis son érection sous le Consulat. SCHUBERT donc, dans l'intimité de ce salon-auditorium à l'acoustique exemplaire. Une schubertiade "sérieuse". Si les SCHUBERTIADES furent, à leur origine, de joyeuses réunions entre amis, où SCHUBERT sut mettre à profit ses talents d'improvisateur et de bon vivant, la comparaison avec la démarche de Philippe CASSARD, s'arrête là.

Encore qu'une soirée-récital entièrement consacrée à SCHUBERT, fasse encore figure de rareté. Les Spinaliens eurent cependant le privilège de vivre de tels programmes, grâce aux brefs séjours à EPINAL que fit, après 1945, Edwin FISCHER, qui joua avec son élève spinalienne Hélène SALOMÉ, dans ce même théâtre ou dans les salons des demeures spinaliennes.

Comme CASSARD, FISCHER portait un regard neuf sur les impromptus et dernières sonates de SCHUBERT; CASSARD s'est employé à souligner l'importance d'une corrélation entre les Impromptus et les Lieder de la dernière période. Ces Impromptus seraient, argue CASSARD, comme des "décalcomanies" de ses Lieder, avec ce qu'ils exploitent de thèmes romantiques récurrents: la nature, l'eau, les brumes, la lune, les soleils couchants.

Parallèlement, SCHUBERT, comme MOZART, fut un être ambivalent, tantôt sollicité par les agréments d'une vie intensément consommée avec avidité; tantôt gangrené par la "senhsucht", c'est-à-dire la prémonition d'une mort prochaine. D'où, dans ses Impromptus, ces éclairages très contrastés, ces ombres et ces lumières, ces rythmes dansants puis ces marches annonçant des cortèges funèbres. Des oppositions de noir et blanc, à l'inverse d'un clavier traité comme une oeuvre gravée. On connaît les affinités électives de SCHUBERT avec ses innombrables poètes, géniteurs de ses "Lieder". On connaît moins ses correspondances artistiques avec les peintres de son époque. Il les ignora. Ni aquarelle, ni pastel, la correspondance est ailleurs: dans la gravure,

dans le noir et blanc contrasté d'une eau-forte, d'une aquarelle, d'une "manière noire". Si son "ROI des AULNES" revu ou non par Franz LISZT devait trouver une traduction plastique, ce serait par le burin des "Quatre Cavaliers de l'Apocalypse" d'Albrecht DÜRER.

Ces quelques propos liminaires, amicalement dispensés à ses auditeurs, devaient expliquer et justifier le jeu de Philippe CASSARD, qui, par certains aspects, se situe aux antipodes de l'habituelle grammaire schubertienne des écoles de musique.

Un SCHUBERT viril, contrasté, constamment en recherche d'absolu, cela justifie une gamme de touchers différents et contrastés selon la nature de l'instant qui passe. Les Impromptus de CASSARD ne sont jamais ennuyeux malgré les répétitions thématiques, malgré les tempi choisis, tantôt retenus tantôt bousculés. Pas de mièvrerie pas de sentimentalisme au premier degré: ce SCHUBERT-là n'a rien à voir avec le passe-temps des dames et des demoiselles mozartiennes.

Techniquement, une très belle et solide tenue dans la sonorité pleine, une leçon exemplaire pour les concurrents du "Concours artistique". Un piano merveilleusement confident dans les épisodes pianissimi, le même piano revêtu des attributs symphoniques lorsque le temps est aux "orages tant désirés". Une main gauche très éloquente mastiquant les basses pour mieux faire monter des coups de vent rageurs depuis des profondeurs ténébreuses. Une même main gauche réglant harmonieusement le lancinant balancement de deux notes répétitives (la-mi) dans cet impromptu rabâché et malmené par les pianistes débutants. Dans l'ensemble, on retiendra l'affirmation d'une solide personnalité et d'une rare connivence avec un SCHUBERT en perpétuelle résurrection.

A l'heure où le soleil de toute une vie décline sur son couchant, Richard STRAUSS nous laisse à méditer ses "Quatre magnifiques derniers Lieder". Selon Philippe CASSARD, les huit impromptus de SCHUBERT pourraient être des documents testamentaires, insoupçonnés jusqu'alors. CASSARD nous en a fait la révélation de main de maître. Cette soirée enrichissante proposée par un pianiste devenu un ami d'Epinal par et pour ses concours, n'a malheureusement réuni qu'une petite chambrée.

Ce qui tendrait à prouver qu'un récital de piano, si prestigieux qu'en soit l'animateur, ne fait plus recette. Il est vrai que la saison des "Concerts Classiques" spinaliens fut riche en découvertes et que la vie culturelle spinalienne vire parfois, à l'overdose mal contrôlée.

P.J.